

Une lettre de la Nouvelle-Guinée anglaise

Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur faisant part de la lettre suivante que Monseigneur l'Archevêque a reçue tout récemment d'un Missionnaire du Sacré-Cœur, parti de Québec, il n'y a guère plus d'un an, pour les pénibles missions de la Nouvelle-Guinée. L'auteur de cette lettre, le Père Caspar, faisait partie du premier groupe des scolastiques de sa congrégation, qui, prévenant la conscription militaire imposée aux clercs et les autres tristes conséquences de la persécution, sont venus se fixer à Québec, pour s'y préparer, sans obstacle, à leur apostolat lointain. Le jeune Missionnaire a suivi les cours de théologie à l'Université Laval, et a été ordonné prêtre dans la chapelle de Notre-Dame du Sacré-Cœur, au couvent de Jésus et Marie, à Sillery.

Dilava, ce 1^{er} juillet 1904.

Monseigneur, mon vénééré Père,

Loin de vos beaux rivages le souvenir de vos bontés me ramène souvent vers vous. Voici déjà 15 mois depuis le jour des adieux au cher pays canadien ! Le temps s'enfuit rapide comme l'ouragan, en mission plus encore qu'ailleurs, malgré la monotonie des jours, qui pour un commençant se succèdent dans leur commune ressemblance.

A présent, Monseigneur, votre grand diable de missionnaire commence à parler la langue du pays, sans cependant comprendre encore beaucoup les indigènes. Les idiomes de ces pays n'ont rien de commun avec les langues européennes ; c'est comme noir et blanc. Ainsi quand nos gens veulent exprimer la sensation de la faim, ils diront : « Il me fait mal ! — Qui te fait mal ? » Le ventre, naturellement ; mais ce terme est sous-entendu. Quant à la prononciation, elle n'est pas toujours aisée ; souvent il faut mettre en jeu tous les muscles des organes vocaux pour lâcher cinq ou six voyelles de suite, sans compter les aspirations.

Les peuplades de la Nouvelle-Guinée doivent être très-anciennes, puisque chacune a pu se créer une langue propre. La diversité des idiomes entre les nombreuses tribus n'est pas un